

Une formation lexicale insolite en gascon de Chalosse: [*'sektə*] "*sécheresse*"

JACQUES ALLIÈRES*

F léau redouté des civilisations rurales, la *sécheresse* semble avoir marqué le lexique gascon d'une originalité égale à sa funeste réputation. La carte 110 de l'*Atlas Linguistique et Ethnographique de la Gascogne*, que nous avons consultée jadis pour y relever les variantes occidentales [*seka'risə*], [*se'krisə*] du type [*seka'resə*]/[*seke'resə*] homologue du terme français, nous a révélé une richesse de formations assez inattendues pour un abstrait de cette espèce. L'une d'entre elles, nous allons le voir, constitue même une véritable énigme pour le romaniste.

Ce sont toujours, bien entendu, des dérivés de *sec*, *seca* ([*sek*] [*'seka*]), issu de SICCU-A; si l'est toulousain emploie *secada*, un point ariégeois *seque-tat* et l'ouest du Val d'Aran le castillanisme *sequía*, le reste du domaine se partage essentiellement entre *sequèr* ([*se'kɛ*]) —avec sa var. attendue *sequèir* ([*se'kɛi*]) en Gironde— dans ses 2/3 occidentaux et son correspondant féminin *sequèra* à l'est d'une ligne sinueuse qui joint 648 Layrac (L.-et-G.) à 685 Artix (Pyr.-Atl.); dans le nord, le sud-est et sporadiquement le sud-ouest apparaît le type annoncé au début du présent article, *secareça/sequereça*, avec ses avatars locaux. Jusque-là, rien de surprenant, et les suffixes se laissent aisément identifier: *-ada* est issu de *-ĀTA*, *-ía* de *-ĪA* (semi-hellénisme),

* Université de Toulouse Le Mirail.

Publié pour la première fois en 1977 dans la revue *Via Domitia*, cet article a été légèrement remanié par son auteur, qui tout en l'améliorant formellement n'a néanmoins rien modifié quant au fond.

-è(i)r, -èra de -ĀRIU, -ĀRIA; il s'agit de dérivés abstraits, sauf le premier qui évoque le résultat d'un processus concret et est formé lui-même non sur *sec*, mais sur le verbe dérivé *seca* "sécher". La plus bizarre de ces formes est peut-être *secareça/sequereça* — notre "sécheresse" —, dérivation complexe qui, après s'être longtemps trouvée au Moyen âge en concurrence avec les autres types d'abstrait, finit en français par l'emporter¹.

Bien plus insolite est en revanche le type en usage dans une petite aire située à cheval sur la limite des Landes et des Pyrénées-Atlantiques, en bordure du Pays basque, comprenant quatre localités dont une bilingue: 683N St-Vincent-de-Paul, 683 Pouillon, 681SE St-Martin-de-Hinx qui font partie du pays de Chalosse, et la bilingue 691O Labastide-Clairence; "sécheresse" s'y dit en effet [ˈsektə], ou [ˈsœktə] à 681SE, selon la norme indigène.

Ce type se trouve *totallement isolé dans l'ensemble gascon, l'ensemble occitan et même le domaine roman en général*. Avant de tirer du fait les conséquences surprenantes qui ont fini par s'imposer, nous avons, en romaniste consciencieux, essayé toutes les clés étymologiques que contient le trousseau traditionnel; mais [ˈsektə] suppose, à l'inverse de tous les autres types, un prototype proparoxyton, puisque nul groupe primitif — CT — ne se maintient intact. Nous avons un moment pensé à quelque *SICCITA, qui eût été au SICCITAS-TĀTIS bien représenté en roman un peu ce qu'est à JUVENTUS-TŪTIS le JUVENTA classique d'où est issu notre médiéval *jouvente*; mais celui-ci n'a pas de correspondant occitan, et la paire — si l'on peut la considérer comme telle en dépit de son caractère très approximatif — qu'il forme avec le terme précédent n'a pu servir de modèle (un modèle qui, du reste, totalement isolé lui aussi, n'aurait pu exercer qu'une action analogique bien limitée!). En tout état de cause, il ne pourrait s'agir que d'une formation romane, à en juger par le maintien de l'occlusive vélaire, phonème qui n'aurait pas manqué de se palataliser et de s'assibiler devant *i* ou de devenir fricatif et se muer en *yod* devant *t* si la formation remontait à l'époque latine: le type *sequetat* est un dérivé roman de *sec*, et le suffixe *-tat* tonique est, lui, pleinement vivant.

Puisque la clé ne se trouve ni en latin ni en roman, force nous est de nous tourner en désespoir de cause vers le domaine linguistique voisin, à la limite duquel se localise ce phénomène, le domaine *basque*. Au point 691O Labastide-Clairence qui a fait l'objet d'une enquête double, gasconne et basque, la carte nous enseigne que pour "sécheresse", si le gascon dit [ˈsektə], le basque emploie pour sa part *idorte*, terme dont l'apparente oxytonie ne fera pas difficulté puisque hors de Soule le basque ignore au "nord" l'accent tonique à fonction distinctive.

En effet, quelque exceptionnel que cela puisse paraître, il est impensable qu'il s'agisse là d'une coïncidence fortuite. D'ailleurs, le lexème basque *idorte* intéresse aussi le gasconnisant par son radical: celui-ci n'est autre que *idor* "sec", terme fort proche de son synonyme *agor*, dont Luís Michelena ne fait pas état dans sa *Fonética Histórica Vasca*, mais que Henri Gavel paraît

1. La var. landaise [sək(ə)'ris] ne suppose nullement, contrairement à ce que pense W. von WARTBURG (*FEW* XI, p. 588, s. v. *siccus*) à la suite d'A. THOMAS, qu'il cite (*Nouveaux Essais*, 93), un suffixe particulier *-ĀRICIA: c'est le produit normal d'une évolution de -ĀR-ITIA conforme au phonétisme local, v. *ALG* V fasc. 2, pp. 261 et 263.

considérer (*Eléments de Phonétique Basque* pp. 349-350) comme un avatar local de *idor*, dont une troisième variante intermédiaire *ador* est attestée par Uhlenbeck et P. Lhande (celui-ci la donne pour labourdine, selon le dictionnaire de Harriet). Aujourd'hui, les deux formes *agor* et *idor* ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre, et leur emploi peut obéir à une répartition lexicale: si la seconde signifie "sec" à Labastide-Clairence, nous y retrouvons la première dans son dérivé *agorril(a)* "août", comme l'indique la c. 1052; or cette même base *AGORR se trouve diffusée en Gascogne avec diverses spécialisations sémantiques, ainsi que le précise J. Ségué qui lui a consacré dans l'ALG une carte particulière, celle qui porte le numéro 1058; nous y lisons que la "base aquitaine AGORR" a fourni le terme qui désigne l'"automne" —période sèche— dans une vaste poche atlantique comprenant le tiers NO des Landes et la moitié occidentale de la Gironde gasconne (c. 839 "automne": [la 'gɔr :ə], avec mécoupure et "féminisation", d'où [lə'gɔr :ə] là où l'article féminin est [lə], ainsi que sur la bordure pyrénéenne, du voisinage immédiat du Pays basque ([a'gɔr] isolé à 692SO Arette) à 697 Gavarnie ([a'boɾ])² et jusqu'à l'Aragon ([a'gwɛr :o], [a'wɛr :o], avec diphtongaison régulière de [ɔ] tonique) —nous y joindrons pour notre part un dérivé attesté plus à l'est dans cette autre zone archaïsante que constituent les vallées ariégeoises de Bethmale et Biros: [er aũr :ado] à 790S Samortain-en-Bethmale, [u'r :ado] (mécoupure de l'article *era*) à 690 Castillon-en-Couserans, avec la même féminisation que sur l'aire atlantique, ne peuvent remonter qu'à un *AGORR-ĀTA; le troisième avatar sémantique de AGORR est "regain", c'est-à-dire "seconde coupe (du foin)", tardive et donc proche de la saison sèche: la c. 331 "regain" le donne pour les points gersois 688N Esclassan, 678E Faget-Abbatial, 669S St-Soulan, le long d'une de ces isoglosses qui délimitent les "marches" gasconnes parallèlement au cours de la Garonne.

Nous voici loin de [sɛktə], mais il nous a paru intéressant de rappeler la fortune qu'a connue en Gascogne un mot aquitain —donc, à notre sens, proto-basque— qui désignait, à en juger d'après les divers sens qu'ont pris ses héritiers, un concept à l'évocation duquel les populations agro-pastorales sont naturellement sensibles. S'agirait-il d'un phénomène de tabou linguistique, comme c'est le cas pour la base également "euskaroïde"³ *ESKUERD-/ESKUERR- "gauche" en Gascogne (ALG c. 1451) et en ibéro-roman (gasc., cat. *esquèr esquèrra*, cast. *izquierdo -da*, port. *esquerdo -da*, d'un proto-basque **esku-erdi* "moitié de main")? Il n'est pas exclu, de la sorte, que le mot "sécheresse", dérivé abstrait du terme qui signifie "sec", ait, par son caractère de "tabou", permis la conservation, très localisée en l'occurrence, du suffixe basque de dérivation *-te*, combiné avec une base romane, l'adjectif *sec*.

Venons-en à présent à ce suffixe. Le basque, on le sait, possède une grande variété de formations suffixales, puisque c'est une langue où la "flexion" des différentes parties du discours est tout entière fondée, comme

2. L'hésitation entre [g] et [b] intervocaliques devant [o] est phonétiquement compréhensible; si l'on y joint nos variantes *idor* et *ador*, peut-on en rapprocher les variations du basque qui, pour "soleil", connaît aussi bien *iduzki* que *ibuzki*, à côté de *iguzki*, forme consacrée —et primitive si on rapproche ce terme de *egun* "jour"—?

3. V. L'article de Ch. BOUDA, *Bemerkungen zum Gebrauch des Wortes "halb" in der Bedeutung "der Eine des Paares"*, *Via Domitia* V (1958), p. 1.

la dérivation, sur le jeu de tels morphèmes. Au nombre de ces suffixes figurent précisément des types à dentale initiale et à vocalisme *e* ou *a*, que l'on peut classer de la façon suivante:

- | | |
|---------|----------|
| (1) -te | (5) -tze |
| (2) -de | |
| (3) -ta | (6) -tza |
| (4) -da | |

Leurs fonctions? Indépendamment du rôle joué par (1) -te dans la flexion verbale, où il sert à **“pluraliser” une forme à suffixe de 3^e pers. -ø ou -o** (*du* “il l’a” ~ *dute* “ils l’ont”, *dio* “il le lui a” ~ *diote* “ils le lui ont”/“il le leur a”/“ils le leur ont”), ce suffixe est utilisé, concurremment avec (5) -tze, pour constituer des **substantif verbaux** (*ikus* “idée de vision” → *ikuste* “action de voir”, *igor* “idée d’envoi” → *igortze* à l’ouest/*igorte* à l’est “action d’envoyer”, *bizi* “vivant, état de vie” → *bizitze* “existence réelle”) ou des termes désignant soit un **processus** soit le **résultat d’un processus** ou un **état collectif, général** (*elur* “neige” → *elurte/elurtze* “tourmente” ou “amas de neige”, *lur* “terre” → *lurte* “éboulement de terre” selon Azkue, *lurtze* “action de se transformer en terre”, *gizon* “homme” → *gizontze* “multitude d’hommes/fait de devenir un homme, hominisation”); les formes à vocalisme *a* n’assument pas des fonctions très différentes des précédentes: indépendamment du rôle joué par (3) -ta- dans la flexion nominale, où il sert à **construire les “cas locatifs” à l’indéterminé et au pluriel** (indéterminé *etxe-ta-ko*, *etxe-ta-n*, *etxe-ta-rat*, *etxe-ta-tik* ou -*rik*; pluriel *etxe-e-ta-ko*, *etxe-e-ta-n* etc., respectivement génitifs locatifs, inessifs, adlatifs et ablatifs de *etxe* “maison”), ce suffixe remplace localement (Roncal à l’est, Biscaye à l’ouest) -te précédemment cité pour former des **substantifs verbaux**⁴; tandis que *lurta* est le correspondant souletin de *lurte* “éboulement de terre”, (6) -tza équivaut largement à -tze: cf. l’occidental *bizitza* “vie” (*bizitze* à l’est), le terme *artzaintza* “métier de berger” (*artzain*)⁵, inconnu en Soule selon Azkue, ou encore *dirutza* “grande quantité d’argent” (*diru*) que cite ce dernier pour la Biscaye... Il peut partager aussi avec -tze- des fonctions en **morphologie verbale**, assumant comme le -te- évoqué plus haut la **“pluralisation” des désinences**; ainsi, à partir (?) de *dabil(a)* “il se promène”, le basque construira un *dabiltza* “ils se promènent”... Il paraît ainsi manifeste que *si nos quatre suffixes offrent des valeurs quelque peu différenciées, si leurs champs d’application sémantico-morphologiques ne se superposent pas complètement, c’est que la différenciation dialectale a joué sur un ensemble de formes équivalentes —parfait polymorphisme— dont la décantation s’est ainsi orientée vers une double spécialisation*: chaque dialecte a d’une part opéré ses *choix particuliers*, par un processus souvent lié à un phénomène d’“ethnodémarcation”, et à l’intérieur de chaque système ponctuel des *fonctions distinctes* ont pu d’autre part se trouver réparties entre plusieurs suffixes de sémantisme analogue selon que ceux-ci s’attachaient à tel ou tel type de lexème ou même à tel ou tel lexème particulier.

4. Selon AZKUE, *Morfología Vasca*, § 78, p. 71.

5. Curieusement, une homophonie a pu “brouiller les cartes” entre le type basque *ardantz* “vigne”, cf. *ardau/ardo/arno* “vin”, de **ardano*, et le type d’origine romane *esperantz*, cf. cast. *esperanza*, fr. *espérance* etc.

Du reste, les consonantisme *t* et *tz* qui, respectivement, caractérisent des suffixes de sens si voisin ne peuvent-ils se ramener l'un à l'autre? La comparaison des suffixes-datifs de la flexion verbale entre eux nous a suggéré une hypothèse troublante dans la mesure où elle bat en brèche certaines idées reçues en matière de phonétique diachronique, mais néanmoins extrêmement vraisemblables: dans un idiome tel que le basque, où l'affixe est l'outil universel, mais où des amalgames ne peuvent manquer de se produire dans les combinaisons les plus fréquentes, *tout se passe comme si ces derniers, une fois figés, venaient s'ajouter, au cours de l'histoire, au stock des éléments simples dont ils sont issus, assumant occasionnellement les mêmes fonctions que ces derniers*; si le biscayen emploie ainsi comme formes tripersonnelles (agent-objet-bénéficiaire) de "avoir", au Présent Réel, les combinaisons *daust* "il me l'a", *dausk* "il te (masc.) l'a", *dautso* "il le lui a", *dausku* "il nous l'a", *dautsu* "il vous (polit.) l'a", *dautsue* "il vous (plur.) l'a", *dautse* "il le leur a", la confrontation de ces formes avec celles qu'utilisent les autres parlers basques semble bien montrer que l'élément sifflant est né ici dans les combinaisons (fréquentes) "il le lui a", "il le leur a", pour lesquelles ces parlers ont (ou ont eu), à côté du type *dauko*, le type **daukio* —et **daukie*— dans lequel *-ki* en hiatus peut avoir spontanément évolué en sifflante après palatalisation de [k] devant [j], d'où *dautso*, *dautse*; ce [ts] précédant obligatoirement les indices *o* et *e*, respectivement, de pers. 3 et 6 datives s'est ensuite étendu analogiquement, en se simplifiant devant consonne, aux autres combinaisons, d'où *daust*, *dausk*, *dausku* à côté du labourdin *daut*, *dauk*, *dauku*... De la même façon les variantes *-tze* et *-tza* de *-te* et *-ta* sont peut-être issues de formes où intervenait jadis un yod, mais s'échangent en fait à peu près librement avec les formes d'origine.

Quant aux variantes, hypothétiques en basque actuel, (2) *-de* et (4) *-da*, elles seraient légitimes après nasale ou sonante, comme dans les cas de *handik* "de là", issu de *han* "là" + *-tik*, *saldu* "vendu" de *sal* + *-tu*, et dialectalement, d'après les auteurs, *ordik* "de là", issu de *or* "là" + *-tik* (à Elcano, selon L. Michelena, *Fonética Histórica Vasca* 18-9 p. 355), ou *bordaz* de *hor(i)* "cela" + *-taz* (Azkue *Morfología Vasca* p. 341, citant P. d'Urte 531-4), etc. Si nous nous rappelons qu'en outre la répartition des vocalismes *a* et *e* est un fait dialectal, nous en venons à conclure que *les six suffixes énumérés au début ne sont peut-être que des avatars d'un seul et même élément*, dont la diffusion en basque est considérable, et dont l'aptitude à former des abstraits s'est même perpétuée en roman, à en juger par la dérivation hybride dont nous sommes parti, le gascon [ʼsektə]... on hésitera peut-être moins, dès lors, à rapprocher des dérivés *urte* au sens d'"abondance d'eau, inondation", *urta-tu* "arroses, issu de *ur* "eau", *lurte/-ta* "éboulement", de *lur* "terre", précédemment évoqués⁶, les toponymes pyrénéens du type de *Ourde*, *Lourde(s)*, *Ourdie*, *Ourdis*, *Ourdon*, *Ourdos*, *Lourdios*, peut-être *Urdès* et *Urdos*, pour ne citer que ceux-là parmi les noms de lieux gascons problématiques que pourrait éclairer l'aquitano-euskarien.

Mais limitons pour l'instant nos ambitions à des perspectives moins aventureuses: l'existence de cet hybride basco-gascon qu'est, si nos déduc-

6. Nous excluons *el(h)ur* "neige" et ses dérivés, les amas de neige ne constituant pas des caractéristiques topographiques stables à l'altitude des lieux habités.

tions sont exactes, le terme chalossais [ʼsektə] est à elle seule suffisamment étonnante. C'est, à notre avis, une pièce particulièrement précieuse à verser aussi bien au dossier général des interférences linguistiques qu'à celui, plus spécifique, des relations encore mal définies qu'ont entretenues et entretiennent les ethnies et les langues dans l'ouest pyrénéen.

LABURPENA

Gaskuñako Atlas Linguistikoaren 110. mapak, "sequedad", Chalosseko —Euskalerriaren ondoko Landeetako zonaldea— lau herritan lexiko eraketa moeta ezberdin bat badagoela erakusten digu, beste fenomeno batzuen artean.

"Sekta" tipoaren kasua da, hain zuzen; *sequer*, *sequera*, *secada*, *secareça* tipoak bezala "sek" (lehor) adjetibotik eratorria dena, baina latin-erromatar jatorria ez duen atzizki atono bat ezbaliz. Ustetan, ondoko euskal herrietan erabilitako "-te" euskal atzizki abstraktoa dena (ad. idor: idorte).

Nahasitako forma honek, aparteko gurutzapen bat baieztatuz gain —euskarak erromatar atzizkiak erabiltzen dituela jakina zen bitartean, aldierantzizko kasu hau erakutsi gabe zelarik— euskal atzizki honen jatorri eta balioaz gogoetak egiteko unea agertu digu.

Gure ustez, *-ta*, *-tze*, *-tza* (edo *-z*), *-de* eta *-da* atzizkiak, lehen aipaturikoaren hurbil daude; zonalde dialektiko eta eratorpen ezberdinen arauetan lorturiko "processus" zentzu orokorrak, emaitzadun hitzak (aditzizena, taldekoak) edota gramatika hutsezko baloreak (izen zein adizkeraren aniztasuna) osatzen dutelarik.

Ikerlan modu honek, antzeko ikerketak egiteko bidea erakusten digu eta hizkuntzaren armategi morfologikoaren araketa osoaren ikuspegitik, garrantzi handikoa iruditzen zaigu.

RESUMEN

El mapa 110 "sequedad" del *Atlas Lingüístico de la Gascuña* revela, entre otros fenómenos, la existencia de una formación léxica distinta en cuatro localidades de la "Chalosse", región de Las Landas vecina del País Vasco: se trata del tipo [ʼsektə], derivado del adjetivo [sek], "seco" como los otros tipos —*sequer*, *sequera*, *secada*, *secareça*—, pero utilizando un sufijo atono que no puede ser de origen latino-romano, y que identificamos muy naturalmente con el sufijo vasco abstracto *-te*, como en *idor*, "sequedad", derivado de *idor*, "seco", de las localidades vascófonas vecinas. Esta formación híbrida representa para nosotros no solamente la oportunidad de destacar un hecho de interferencia excepcional —ya que si el vasco utiliza a veces sufijos romanos, el inverso no había sido aún señalado—, sino también de detenernos un poco sobre la naturaleza y el valor de ese sufijo vasco, al que debemos, según nuestra opinión, acercarnos no solamente *-ta* sino también *-tze/-tza* (o también *-z*), así como *-de-da*, y cuyo sentido general de "processus" está orientado, según las diversas derivaciones y las regiones dialécticas, hacia valores resultativos (nombre verbal, colectivos) o puramente gramaticales (pluralización en la flexión verbal como en la nominal): este tipo de análisis muestra la vía hacia otros

estudios similares y nos parece de gran importancia dentro de la perspectiva de una revisión completa del arsenal morfológico de la lengua.

RÉSUMÉ

La carte 110 “sécheresse” de l’*Atlas Linguistique de la Gascogne* révèle, entre autres phénomènes, l’existence d’une formation lexicale étrange dans quatre localités de la Chalosse, région landaise voisine du Pays Basque: il s’agit du type [’sektə], dérivé de l’adjectif [sek] “sec” comme les autres types —*sequèr, sequèra, secada, secareça*—, mais au moyen d’un suffixe atone qui ne peut être d’origine latino-romane, et que nous identifions tout naturellement avec le suffixe basque d’abstrait *-te*, comme dans *idorte* “sécheresse”, dérivé d’*idor* “sec”, dans les localités bascophones voisines. Cette formation hybride est pour nous l’occasion non seulement de relever un fait d’interférence exceptionnel —puisque si le basque utilise parfois des suffixes romans l’inverse n’avait pas encore été signalé—, mais aussi de nous étendre quelque peu sur la nature et la valeur de ce suffixe basque, dont on doit à notre avis rapprocher non seulement *-ta* mais aussi *-tze/-tza* (sinon *-z*) ainsi que *-de/-da*, et dont le sens général de “processus” s’est orienté, selon les diverses dérivations et les régions dialectales, vers des valeurs résultatives (nom verbal, collectifs) ou purement grammaticales (pluralisation dans le flexion verbale autant que nominale): une telle analyse montre la voie vers d’autres études semblables, et nous paraît de la plus grande importance dans la perspective d’une révision complète de l’arsenal morphologique de la langue.

SUMMARY

The map 110 “dryness” of the *Linguistic Atlas of the Gascony* shows, among other phenomenon, the existence of a different lexical formation in four towns of the “Chalosse”, a region in The Landes close to the Basque Country: that is the type [’sektə], derivative of the adjective [sek], “dry”, as the other types —*sequer, sequera, secada, secareça*— but using an atonic suffix that cannot have a Latin-Roman origin, and that we identify very naturally with the abstract Basque suffix *-te*, as in *idorte*, “dryness”, derivative of *idor*, “dry”, from the neighbouring Basque speaking towns. This hybrid formation represent for us, not only the opportunity to remark a fact of an exceptional interference —as if the Basque language uses sometimes Roman suffixes, the inverse was not yet remarked—, but also to stop for a while in the nature and value of the mentioned Basque suffix, to which we should, in our opinion, bring near not only *-ta* but also *-tze/-tza* (or also *-z*), as well as *-de/-da*, whose general sense of “processus” is oriented, according to the different derivations and the dialectic regions, towards resultant values (verbal noun, collectives) or purely grammatical (pluralisation in the verbal inflexion as in the nominal): this kind of analysis shows the way towards other similar studies and we consider it of a great importance among the perspective of a complete revision of the morphological mine of the language.

